

## SOUVENIRS D'UN FAUBOURIEN

Enfant du siècle et témoin de deux guerres mondiales dont l'une plus meurtrière que l'autre, je me plais à jeter un regard en arrière, mais alors bien loin en arrière, vers une époque où la paix régnait encore, la vraie paix sans affrontements sanglants entre peuples ou races, sans actes de terrorisme entre adversaires politiques et religieux. Et puis cela me transporte automatiquement dans cette période insouciant de ma prime jeunesse, dans l'atmosphère heureuse et douillette de la petite famille qui s'était créée au début du siècle et qui m'avait mis au monde en 1905.

Le petit berceau se trouvait au no 18 de la Montée du Grund, maison qui abritait depuis au moins trois générations une boulangerie. Je crois ne pas me tromper en avançant qu'on m'avait bien mis dans un moïse, cette petite corbeille de fameuse réputation servant de berceau, et non dans cette corbeille toute pareille par la forme dans laquelle le boulanger couche la pâte d'un pain pour la faire se lever, qu'il appelle prosaïquement „Kuebel" (corbeille?) et pour laquelle personne n'a pu me donner jusqu'à présent le terme équivalent en français, si jamais il y en a.

Le voisin de gauche avait aménagé une vitrine portant l'enseigne „Sargmagazin", dans laquelle furent exposés des cercueils, couverts de



poussière et jonchés de cadavres de mouches et de moustiques. C'était au no 20. Deux maisons plus loin se dressait fièrement un second magasin du même acabit, avec moins de poussière et de mouches. Nous nous trouvions donc en bonne compagnie, encore que nous l'aurions souhaitée plus joyeuse. Pourquoi cette abondance de cercueils, alors que la mortalité n'était certainement pas plus élevée ici qu'ailleurs.

Notre voisin de droite était savetier, volontiers bavard. Accroupi sur son escabeau, la tête courbée sur son travail, il vous racon-

tait les histoires les plus invraisemblables, ses lunettes retenues comme par miracle par le bout du nez. J'avais toujours peur que celles-ci ne tombent et se cassent. Une étagère établie tout le long d'un mur portait un nombre incalculable de godasses à réparer, de tous modèles et de toutes pointures. Ça sentait toujours chez lui le moisi et le vieux cuir usé.

Que vous montiez ou descendiez le „Grondbiere", partout l'on trouvait le monde du commerce. En bas de la montée, un café de belle allure avec une gentille petite terrasse ornée de lauriers roses pendant la belle saison. Plus loin le „Barbutz", le coiffeur, appelé un peu méchamment „de Beckelchen" à cause de son infirmité congénitale. C'était lui le responsable des cheveux du boulanger et de sa progéniture. Corvée pour les deux garçons qui devaient se faire tondre la crinière avec des ciseaux mal affûtés une fois par mois en vertu d'une loi non écrite qui voulait que quiconque était client chez l'un devait l'être à son tour chez l'autre.

En haut de la montée, au no 12, le maître chausseur vous fabriquait des chaussures sur mesure mais qui ne l'étaient jamais. Chez lui ça sentait toujours le bon cuir tout neuf.

Le même magasin fut loué plus tard à une dame seule qui tenait boutique pour denrées alimentaires et pétrole en détail, nécessaire à l'alimentation des quinquets et à l'allumage du chauffage. Vous pouvez facilement vous imaginer le mélange d'odeurs de savons, de fruits, de légumes et de pétrole qui vous accueillait à l'entrée de la petite pièce bourrée de mille choses hétéroclites.





Plus tard le pétrole fut banni des rayons.

Et puis, plus haut encore, quelques bâtiments qui se serraient comme s'ils étaient trop à l'étroit, de simples habitations que plusieurs ménages semblaient occuper de toute éternité.

La rangée de maisons montait toujours et ne laissait aucun espace vide. On avait encore réussi à y installer une maisonnette coquette où habitait aussi un savetier avec sa femme et une fille adoptive, des gens qui se tenaient un peu à l'écart. Lui, un personnage austère, peu loquace, d'une propreté exemplaire, les lunettes toujours bien d'aplomb sur son nez; la jeune fille, réservée, timide à l'extrême. Elle venait parfois au magasin, faisait une apparition fugitive et avant de disparaître sans mot dire avec son pain sous le bras. Mais c'était là la grande exception.

Enfin la „pièce maîtresse”, la menuiserie, bâtiment d'envergure, dont la façade, entièrement mise à nue, depuis peu, reflète tout la prestance de ce bel immeuble. J'aimais bien m'y rendre, ne fût-ce que pour voir à l'oeuvre le patron et ses compagnons dans un pêle-mêle indescriptible de pièces de bois et de planches qui sentaient si bon le bois coupé. Et puis les établis avec tous leurs accessoires: scies, étaux, rabots, une importante sélection de marteaux, râpes, instruments d'affûtage. On pouvait à peine s'y mouvoir, faute de place, et le plancher était jonché de copeaux et de sciure. Tout aurait été parfait, s'il n'y avait pas eu cette odeur écoeurante de colle forte en ébullition dans un petit creuset.

Et puis plus rien qu'un talus avec des arbres et des arbustes, un chemin sans nom qui conduit vers le „Dreieck” et l'escalier de la Caserne, finalement la „Puert” pour bien marquer la séparation avec le Brédewé qui débouche sur le Marché aux Poissons.

Que je ne l'oublie pas: à gauche de la „Puert”, une guérite pour permettre au promeneur masculin de faire ses nécessités. Pendant de longues années, une plaquette émaillée, finalement toute rouillée, donnait à l'usager le sage conseil: „Vor Verlassen der Anstalt bitte Kleider in Ordnung bringen”.

A droite de la „Puert” était installé un banc, „dem Wanderer zur kurzen Rast bereitet”. De là on avait une vue qui en valait la peine. Un large trottoir descendait, garni d'une double rangée de tilleuls. Une pelouse dévalait vers le „Neie Wé” planté d'accacias. Et puis, le coup d'oeil sur l'enchevêtrement des toitures de la brasserie, de l'établissement pénitentiaire, le plateau du Rham, le Viaduc, la silhouette élégante de



l'église Saint-Jean. Il fallait avoir vécu ce moment délicieux en pleine matinée, tout le paysage inondé de soleil naissant, dans une brume impalpable de vapeurs et de fumées diffuses.

Les initiatives privées de restauration de maisons du „Brédewé” qui ont englouti en certains endroits des sommes fabuleuses, semblent à présent s'élargir, se démocratiser en quelque sorte. „Vieux Luxembourg” s'était occupé plus particulièrement des maisons 16, 18 et 20, dont la boulangerie, en restaurant les trois immeubles voués à la ruine. Ce qui a été fait l'est bien, mais il reste encore

beaucoup à faire. Mais quoi qu'on dise, la vie au „Gronn”, celle que j'ai eu le bonheur de vivre au milieu d'une population pleine de bonhomie et de charme, travailleuse et gouailleuse, appartient au passé. L'évolution a fait son oeuvre. Personne n'aurait pu l'arrêter, pas plus que le progrès. A la nouvelle génération d'insuffler au quartier sa nouvelle âme, son nouveau caractère, sa nouvelle bonhomie et son charme.

AKA

